L'ABEILLE.

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 81, RUE CHARTRES.

JOURNAL QUOTIDIEN ..... 12 f. payable d'avance
Do. TRIS-FOIS PAR SEMAINE, 8 f.

POUR PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY.
Nommé à la décision d'une Convention Nationale

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 18 OCTOBRE 1839.

CE QU'ON DIT ET CE QU'ON FAIT.

Vous est-il jamais arrivé, lecteur, de parcourir une seule fois un journal de l'Administration sans y trouver de belles tirades contre les spéculations et les spéculateurs ? Si vous dites oui, vous n'êtes pas malheureux, car il est rent fois plus difficile d'échapper à ces tirades que de gagner à la loterie.

Mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est que vous avez dû dire quelquefois : "Heureux pays que celui où le gouvernement pousse la moralité jusqu'à faire aussi flétrir sans relâche, par tous ses organes, la spéculation et l'agiotage !" Hélas ! lecteur, cette remarque prouve seulement la candeur de votre âme. Vous croyez sans nul doute que tout ce qu'on dit est le pense, et qu'un *précheur de morale* doit nécessairement être très moral : c'est une illusion qui ne sera que trop tôt dissipée.

Que direz vous par exemple en apprenant que Messieurs du pouvoir, ces gens si sévères à flétrir les spéculations et les spéculateurs, ont montré, il y a quatre ans à peine, une spéculation gigantesque pour exploiter à leur profit et au détriment du peuple la vente des terres publiques ? Rien de plus vrai cependant : la compagnie a pris pour titre "The American Land Company" l'acte de société a été rédigé par l'avocat general des Etats-Unis, Mr. Butler, et tout ce que le parti du pouvoir compte de hauts fonctionnaires et de zélés partisans, a été invité à y prendre un intérêt. C'est une immense spéculation exclusive fait par une coterie au préjudice de tous.

Et remarquez bien que ce n'est pas ici une simple spéculation, car dans les spéculations ordinaires, tout le monde est admis à y prendre part, et à en courir les chances. tandis que dans cette compagnie des terres publiques, il y a en même temps spéculation et monopole. En effet, la compagnie, composée de tous les membres du cabinet et des sommités de toutes les administrations, achète les terres par masses au minimum du prix fixé, pour les revendre le plus haut possible aux cultivateurs. Les hommes formant le gouvernement général sont donc à la fois vendeurs et acheteurs. Vendeurs en leur qualité de membres du gouvernement et de représentants du peuple ; acheteurs en leur qualité d'actionnaires de la compagnie des terres et représentant leurs propres intérêts. N'est-il pas évident dès lors que cette compagnie doit avoir partout et toujours la préférence sur tous les autres acheteurs, et que par conséquent elle exerce un véritable monopole ?

Il n'était pas possible, du reste, de créer un monopole plus funeste à la prospérité du pays. Le gouvernement vend ses terres à bas prix moins par besoin d'argent que pour favoriser les acheteurs, activer la culture et accroître rapidement la population des Etats-Unis. La compagnie maintenant a une tendance toute opposée et sa prospérité doit nécessairement entraver la prospérité publique.

Rien n'est utile pour un pays comme d'avoir un sol bien cultivé et bien divisé. C'est pénétré de cette vérité que le gouvernement a voulu vendre ses terres au plus bas prix possible. Donc une compagnie qui tend à faire payer aux cultivateurs la terre plus cher, neutralise les vues du législateur et entrave l'extinction du sol.

Vous le voyez, lecteur, ceux qui crient le plus fort contre les spéculations et les spéculateurs sont ceux qui se livrent aux plus indignes spéculations, ceux qui tonnent l'anathème contre les monopoles sont eux-mêmes les plus odieux monopoleurs.

Nos gouvernants disent ainsi "faites ce que je dis et non ce que je fais;" mais on sait que ces mots n'ont point fait fortune autrefois, et ce n'est pas à une époque où l'on met en doute les plus intimes convictions que nos modernes *précheurs de démoralie* pourront obtenir une foi implicite. Ainsi à celui qui dit qu'on ne doit pas spéculer et qui spécule lui-même, on répond seulement *tu es un imposteur.*

M. N. Nichols, accusé d'avoir fait mettre le feu à une maison à lui appartenant pour frauder le *Western Mississippi Insurance Co.* a été mis en liberté hier, sur la décision M. Baldwin, recorder de la seconde municipalité, qui a déclaré que l'accusation n'était pas suffisamment fondée.

Le brick des Etats-Unis DOLPHIN a capturé la goëlette CATHARINE soupçonnée de faire la traite. Cette goëlette a été conduite à New York; elle était commandée par le capitaine Dundas de Baltimore, et est dite appartenir à une maison de la même ville. Elle avait été armée à la Havane, où elle avait pris une cargaison.

ELECTIONS.

Le sénateur whig a été élu à Philadelphie à près de deux mille voix de majorité. Swirt, candidat whig pour la place de maire a obtenu 3313 voix, Kane, loco-foco, 3294 et Mongomery 2672.

GEORGIE.

Les élections du gouverneur de l'Etat sont terminées dans trois districts ; Dougherty whig a obtenu 5647 voix ; et McDonald, loco-foco 3930.

Il y a eu trois incendies à Philadelphie dans la nuit du 7. Les propriétés qui ont été détruites étaient de peu de valeur.

AMÉRIQUE DU SUD.

Montevideo, le 14 août.

La paix était bien d'être tranquille à cette date. Une expédition que l'on supposait être composée de 3000 hommes d'Entre Rios, menaçait de l'envahir à chaque instant. Le but des insurgés est de rétablir le général Oribe au pouvoir. Le président Rivera était sur en marche pour les attaquer; la guerre civile paraissait par conséquent inévitable.

Les prix du change et des produits n'ont point varié.

Buenos-Ayres, le 1er août.

Une expédition commandée par le général Lavalle et soutenue par les français, devait avoir lieu de Martin Garcia le 15. La capitale ou la province de Buenos Ayres sont les points que doit envahir l'armée expéditionnaire, qui est composée des réfugiés de la république argentine et des émigrants de l'état de Montevideo.

Le blocus continue.

Extrait de la correspondance de l'Abeille.

New-York, 8 octobre 1839.

Les droits de péage sur les canaux de l'Etat de N. York indiquent à peu près quel est l'état des affaires. Depuis le commencement de cette année jusqu'au 1er octobre ils ont augmenté de $47,776, car ils ont été du 1er janvier au 1er octobre 1839 de $1,128,695
et du 1er janvier au 1er octobre 1838 de 1,080,921
$ 47,778

Malgré cette augmentation, il y a eu une diminution pour le mois de septembre de cette année de $16,778, sur les droits qui ont été perçus dans le courant du mois de septembre 1838—car ils se sont élevés en septembre 1838 à $234,175
et en septembre 1839 à 217,377
On ne saurait trouver la cause de ce déficit autre part que dans la situation actuelle du commerce. La rareté de l'argent empêche les envois de produits, et particulièrement ceux de blé et de farine. Ces articles demeurent entre les mains des cultivateurs qui refusent de les vendre à moins d'obtenir du comptant ou des prix meilleurs; et les négocians de l'intérieur se trouvent nécessairement dans l'impossibilité de faire des remises sur notre ville. Il résulte de cet état de chose que la farine de l'ouest, qui était cotée à $5 3/4 le baril, est ferme aujourd'hui à $ 5 7/8, et elle obtiendrait un prix plus élevé s'il y avait quelque demande de l'étranger.

Les prix du coton sont les mêmes.

Les actions ont encore fléchi aujourd'hui. Les ventes se sont faites aux prix suivants. Banque du Commerce 95. *North American and Trust* 53 1-2. Banque des Etats Unis 99; *Delaware et Hudson* 58. Banque du Kentucky de 70 à 70 1-4; Harlem 41 1-2.

Le marché monétaire est dans la plus grande gêne. Des prêts pour trois ou quatre jours, avec les meilleures garanties, ont été faits aujourd'hui dans Wall street, à 4, 5 et même *six pour cent par mois.*

Les traites de la Banque Girard, endossées par celle des Etats-Unis, continuent à être vendues à 9 1-2; il a est fait de fortes opérations de ce genre, qui pourraient arrêter l'exportation des espèces, s'il n'y avait pas des raisons particulières pour que l'exportation ait lieu.

On dit que Rotchild s'est engagé à fournir au gouvernement Russe une somme considérable en or et en argent, et qu'il a donné ordre qu'on lui envoyât une grande partie de ces espèces des Etats-Unis, sans s'inquiéter nullement du taux du change sur l'Angleterre et la France. Si cela est vrai, et je ne puis en cela différer, les envois d'espèces continueront jusqu'à ce que l'ordre de Mr. Rotchild ait rempli.

Mr Louis Millet, ancien élève de l'école polytechnique, a fait des remarques fort curieuses sur l'influence qu'exercent l'abondance et les prix du pain sur la population de la France.

D'après les calculs de Mr. Millet, le terme moyen du prix du blé en France de 1727 à 1826, c'est à dire dans une période de 40 ans, a été de 27 centimes, et moins que le prix du pain a été au dessous ou au dessus de ce taux, le chiffre des naissances a été plus ou moins élevé. Voici sur quoi s'appuye M. Millet.

Il remarque d'abord que le contingent militaire de 1836 ne s'est élevé qu'à 280,583 jeunes gens de 20 à 21 ans, ces provient du fait de ce que cette classe est celle des années 1817 et 1818, qui ont été deux années de pénurie.

Dans une période de 20 ans, de 1817 à 1836, le nombre des jeunes gens soumis à la conscription a été de 5,951,983 ce qui établit un terme moyen pour chaque année de 297,599 jeunes gens soumis à la conscription. Maintenant il résulte du tableau suivant qu'il est bien rare en effet que les années où le pain a été le plus bon sont celles qui ont fourni les classes les plus nombreuses, et dont le chiffre s'est élevé au-dessus du terme moyen que nous venons de fixer.

Années des naissances	Prix du kilogramme de pain	Conscription annuelle	Nombre des jeunes gens inscrits
1798	23 cents	1818	303,104
1799	22	1819	307,708
1800	29	1820	289,938
1814	24	1834	289,288
1802	32	1824	274,740
1803	25	1825	281,330
1811	35	1831	286,976
1812	46	1832	277,177
1816	38	1836	280,572
1817	63	1837	285,723
1818	69	1838	288,538

En comparant le chiffre des deux années de 1836 et 1826 qui ont été 636,870 avec celui des deux années de 1837 et 1838 qui ont été 564,870, on aura une différence de 60,000 en une différence de 56 pour cent au contingent annuel qui est de 80,000 hommes.

Il n'y a eu en 1835 que 280,000 jeunes gens inscrits, à cause de la récolte de 1817 qui a été assez forte pour contrebalancer, dans ses effets, l'augmentation qui aurait dû résulter de celle qui avait eu lieu dans le montant de la population.

VARIÉTÉS.

L'ACTEUR MAC-GREGOR.

La révolution de l'Ecosse à l'Angleterre a fait pour les descendans de Fingal et des Druides un signal d'une prospérité inouie. Avec les Anglais disparaissent et Sir-Ivy, civilisation, l'industrie et la fabrique, compagnes inséparables. Cet exemple aurait dû ce semble, éclairer le gouvernement britannique et lui faire faire pour la malheureuse Irlande, la vieille Erin, ce que le Nizam d'une autre religion et d'autres sectes politiques et topographiques ont amené pour l'Ecosse; mais cette question, qui se rattache à tant de souvenirs douloureux pour l'humanité, est en dehors de mon sujet. En 177.... à côté de la vieille Edimbourg s'élevait déjà cette cité nouvelle, rivale aujourd'hui des capitales de l'Europe la ville neuve. Les autres villes d'Ecosse participant à cet accroissement, et Glascow, la jolie Glascow, bâtie dans une vallée de la Clyde (Clydesdale), n'était pas la dernière à s'agrandir et à appeler dans son sein les manufactures et toutes les industries qui font prospérer une population laborieuse.

Les montagnards quittaient peu à peu leurs clans pour s'associer à des compatriotes auprès desquels ils trouvaient les avantages de la vie sans subir les pertes des ravages de récolte ou des vols de bestiaux; il y avait bien encore des guerriers indomptés, quelques chefs de famille qui jaloux de leurs prérogatives, reprochaient leur couardise aux travailleurs, comme le faisait, par exemple, le *Rob-Roy* de Walter-Scott à Jenny son parent; mais évidemment la race des *Highlands* diminuait et descendait de ses hauteurs pour se civiliser et s'enrichir dans la plaine. Ainsi Glascow se rebâtissait presqu'en entier, les maisons de bois disparaissaient, les rues s'élargissaient, en s'alignant, quelques monumens paraissaient çà et là et les arts de l'Angleterre pénétraient dans la ville. Il y avait à Glascow un théâtre où l'on jouait les pièces de Shakespeare ! Dire comme on les jouait est difficile; mais on peut assurer que c'est été un spectacle singulier pour un amateur de Londres. Il faut songer que les trois quarts au moins de la population de Glascow parlaient encore l'écossais et que la moitié des acteurs étaient des montagnards, autrefois joueurs de pibrocs et chanteurs de ballades; il y avait aussi parmi ces comédiens quelques ouvriers Bohémiens, qu'on appelle en Angleterre *Gipsie*, et qui, pour réciter Shakespeare, forçaient leur dialecte ordinaire, mélange bizarre d'arabe d'italien et d'anglais.

C'était l'enfance de l'art, dans le temps même où Garrick le jouait au plus haut dégré en Angleterre. Cependant, dans une petite ville se trouvait un acteur qu'eût envié Londres lui-même et qu'on lui eut apprécié s'il ne défaire de son accent écossais : un beau jeune homme de vingt-cinq ans, grand, bien fait d'une figure mâle et gracieuse en même temps, dont tous les mouvements, toutes les poses avaient cette souplesse majestueuse et fière particulière au montagnard; il se nommait Mac-Grégor, et en racontait des traits de sa jeunesse qui prouvaient son courage et son intrépidité : c'était un de ces hommes qui ont le malheur de vivre trop tôt ou trop tard. Cent ans plus tôt il se serait distingué dans les luttes sanglantes des habitants des hautes terres; cinquante ans plus tard, il aurait trouvé un champ de bataille digne de sa vigoureuse et on aurait fait un homme distingué de ces la guerre, les sciences ou les arts. Mac-Grégor, poète et musicien, fut attiré à Glascow par la civilisation, et ne pouvant se plier aux exigences prosaïques du commerce, il se fit acteur.

Il devint tout d'un coup un de ces comédiens rares qui sont le talent de séduire et de fasciner les hommes rassemblés; on dit qu'il possédait un fluide électrique qui le mettait instantanément en rapport avec les spectateurs, dès qu'il entrait en scène, ne ne voyait, ne n'écoutait que lui : pour lui tous les rôles, pour lui cette sympathie qui assimile le public à l'acteur et semble rendre comme à tous les passions simulées sur le théâtre. Aussi, quand le nom de Mac-Grégor était sur l'affiche, la salle était pleine. Mac-Grégor était populaire à Glascow, et cependant il fuyait la société des jeunes gens et même celle des citoyens qui seraient fait un plaisir de le recevoir. Par goût ou peut-être par un calcul d'artiste, plus il mettait d'isolement de familiarité noble dans ses rôles, plus il désirait de lui des témoins de sa vie commune; l'ardeur montagnard avait deviné le précepte d'Horace : *Mysteria jor è longinqua recentia.* Quelquefois, au détour d'une rue, un bourgeois de la ville se trouvait nez à nez avec cette figure gracieuse et mélancolique; alors Mac-Grégor se couvrait de son bonnet et gagnait avec rapidité les rues étroites de la vieille ville où il logeait parmi le peuple dans une petite maison qu'il occupait seul. Comme il jouait les premiers rôles, les amoureux, et que quelle que soit la pièce jouée, au théâtre l'amoureux est toujours payé de retour; comme d'ailleurs il paraissait difficile qu'une jeune fille résistât à un aussi beau garçon, à une taille aussi élégante, à des regards aussi expressifs et à un organe aussi séduisant, on avait coutume de dire à Glascow d'un amant heureux ou d'un homme bien-venu des femmes—C'est un Mac-Grégor.—Tellement les grâces physiques de l'acteur, jointes à son talent naturel, avaient enivré la population entière!

Le rôle dans lequel Mac-Grégor était le plus admiré était celui qui peint les Anglais, exige la réunion de traits qualités rarement portées à un degré égal : la jeunesse, la grâce et la beauté. Roméo. Avec ses vêtemens noirs émaillés de jais, avec sa figure rose et blanche, sa bouche un peu dédaigneuse, le hardi montagnard était bien pour ses compatriotes l'amant hardi et qui avait quitté Rosaline pour s'attacher à la belle Juliette, la fille de l'ennemi de sa famille. Aussi on comprenait le poète qui raconte que, pour séduire Juliette, il a suffi d'un regard, d'une main serrée au bal et que quand la jeune fille dévoile son amour, par cette simple interjection : *ay mon Dieu!* Roméo qui rentendait un léger murmure circuler dans les loges, comme si toutes les dames de Glascow eussent prononcé les paroles de l'actrice.

Dans ce monde, l'apparence déçoit, et les faits le plus vulgaires recoivent des interprétations plus populaires, sont souvent des erreurs; Mac-Grégor n'était pas heureux, et ce qui faisait son malheur n'était pas même soupçonné possible : il aimait sans être aimé.

Il avait, auprès de la maison qu'il habitait dans Old-Street une jeune fille d'environ quatorze ans, même Mac-Grégor, et même d'un chan autrefois ennemi du sien; elle était, dit-on d'une beauté médiocre, mais d'une âme ferme et vigoureuse. Mac-Grégor l'aima, et dès ce moment cette passion l'absorba et le consuma. Il ne l'osait pas, cependant, en maison ayant un jardin contigu à celui du père de sa maîtresse, il obtint de celui-ci la permission de percer une porte de communication, et par ce moyen, sans rendre personne confident de sa passion, il voyait tous les jours celle qu'il aimait. Le père exhalait des haines de famille, consentait à lui donner sa fille, la profession de Mac-Grégor, loin de repugner à l'Ecossais, lui paraissait au contraire une illustration. Il était a son aise; l'acteur possédait de son côté quelques broyers dans les montagnes, quelques troupeaux confiés aux soins d'un pâtre, tant d'enfans ou parent au quinzième dégré. Rien ne s'opposait au mariage qu'Edith, la jeune fille. L'homme qu'on regardait comme le plus beau d'Ecosse, qu'Edimbourg avait vu à Glascow, Edith ne l'aimait pas.

Il y a des femmes que l'extrême beauté ne saurait séduire; qui par un instinct naturel, redoutent des hommages qu'elles ne supposent pas devoir être constants, et que, par un retour modeste sur elles-mêmes, elles ne croient pas sincères : il faut remarquer aussi que la beauté n'a pas seule le privilège de séduire et de réduire toujours; enfin la beauté est une qualité, et on rencontre des organisations sur lesquelles une beauté parfaite et sans palmes, Mac-Grégor pria, supplia, le tout en vain, il ne put pas vaincre l'indifférence de la jeune Ecossaise.

Une nuit où Mac-Grégor, retiré chez lui, cherchait dans le sommeil le repos qui le fuyait, un incendiant contre ses maisons, il entendit tout d'un coup ce cri terrible retentir aux deux bouts de sa rue.

— Au feu ! au feu !

Il se lève : la maison qui faisait face à la sienne était en flammes, le feu s'élançait jusqu'au gerbes de la toiture embrasée, les murailles rougies de la vieille ville de Glascow craquaient, pétillaient et rejetaient dans la rue étroite leurs closes rouge.... Mais pourquoi décrire ici un incendie ? Paris vient d'avoir ce jouissance passée en spectacle terrible, et malheureusement aujourd'hui on se figure trop bien l'horreur et la confusion d'un moment pareil. Mac Grégor sortit de chez lui et fut un des premiers à lutter contre le feu. De nos jours, Glascow est entièrement bâtie en pierre, et il comme chez nous, de sages magistrats ont prévu et rendu inutiles les secours. Mais alors, quoique le danger fût plus imminent, il surpassait davantage; l'héroïsme des citoyens se hasardait donc nécessairement à sauver les personnes en abandonnant à l'incendie toute la part de richesse qui leur voulait rester. Le feu marquait, la City était loin, et les habitants de Old-Street, consternés, appliquaient des échelles aux murailles fumantes, tentaient dans la rue, des couvertures de laine pour offrir quelques moyens d'échapper à la mort aux malheureux qui se fou avait surpris. On voyait des femmes apparaître comme des spectres aux fenêtres embrasées, les hommes s'élancer dans la rue, tenant sous le bras la clayssore héréditaire qu'ils voulaient sauver avec eux; on entendait, au milieu du fracas des poutres qui s'écroulaient, les cris de mère et les pleurs des enfans; partout on hurlait de rage et d'effroi. A l'étage le plus élevé d'une maison que le feu venait d'atteindre, parut tout d'un coup une tête blonde, puis de petits bras nus et blancs qui s'élevaient vers le ciel en feu. L'enfant, c'en était un ! poussait des cris plaintifs, et, à travers ses paroles inarticulées, on entendait ces mots qui remuent jusqu'au fond de l'âme les plus indifférens :

— *Father! my mother.... your little son!* Mon père ! ma mère ! vous à votre petit enfant !

La foule grémissait, les femmes se frappaient le sein. Mac-Grégor s'élance avec cette agilité des montagnards qui les fait comparer par Walter Scott à des chats sauvages; il grimpe aux murailles, aux fenêtres, il parvient jusqu'à l'enfant, le prend dans ses bras, et s'apprête à redescendre au milieu des flammes, quand une poutre embrasée s'écroule, l'entraîne, et Mac-Grégor roule avec elle jusque dans la rue; l'enfant était sauvé, mais l'acteur était gisant au milieu des débris de l'incendie; il avait la cuisse cassée.

Il était que quelques années avant la révolution de 1789 une maladie de la jambe obligeait le fils du célèbre Vestris, surtout pour la noblesse et la cour, de grandes dames manifestèrent un intérêt peu décent, firent parade d'une douleur dont la publicité dévoila dans la société d'alors un germe de corruption et de mort. A Glascow l'intérêt fut aussi vif, mais il prenait sa source dans un sentiment pur et généreux, dans une admiration qu'inspire le courage réunit au talent. Le théâtre fut fermé pendant quelques jours, et la ville entière s'occupait du blessé, et s'informait d'heure en heure de son état.

Le jeune acteur que Mac-Grégor ne l'avait point quitté; l'inconsolable Ecossaise ne l'avait point pu le rapporter leurs restes des marchandises qu'ils ont enlevés de la bague Hercules, aux assaillants, faute de quoi ils seront poursuivis.

18 oct — N. F. COMLY, 97, Camp.

MM. BINOCHE FRERES, ont l'honneur d'informer le public et les dames en particulier que lundi prochain, 21 du courant, ils ouvriront la vente des marchandises ci-après, qu'ils ont reçues par le navire Rubicon et qui se distinguent par leur grande nouveauté et par un choix qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du goût, de la variété et surtout de la qualité :

Indiennes imprimées sur fonds de couleur.
Mousselines de laine unies et imprimées.
Un grand assortiment de soieries unies et brochées.
Chaly 5-8 noir fin pour robes; bombazin 4/4 do.
Châles réfléos mérinos 5-4 noir; do à franges riches 5-4 et 6-4.
Châles tartans 4/4, 5/4 et 6/4; do. Kabyles 6/4 brochés; do indous 6/4, fond unis; do fond taps; do bourre de soie avec et sans rosaces.
Châles 6/4 cachemire indous riches; do pur cachemire français riches.
Quantité de cravates nouvelles pour homme et pour dame; Gants supérieurs en chevreau; Colliers et écharpes pour dame.
Un beau choix de mouchoirs madras; do en fil d'Ecosse à vignettes de une et deux couleurs; do en batiste riches; do en ramage imprimée.
Une robe soutard corsage.
Bas de soie noire unie; do blancs unis et brodés; do en fil d'Ecosse unis à jour et brodés; gants de soie noire et de couleur; embrelles en grosde Naples, satin uni et chinées façonnées; parapluies de 26, 28, 30, 34 et 36 pouces.
Indiennes, mousselines de laine et des Indes pour deuil; plusieurs coupes de mouschline Suisse en très belle qualité.
18 oct—4

LES soussignés ont reçu par le navire Francis Depau, de New-York et offrent en vente, en lots à la convenance des acheteurs :
219 pièces toile d'emballage, chanvre de Russie;
163 " " de lin
La toile ci-dessus a été manufacturée sur un échantillon de celle du Kentucky et est d'une aussi bonne qualité que cette dernière.
18 oct BOUTIN, GALLY & C., 79, Toulouse.

FROMAGE, BEURRE GOSHEN, &c.—200 caisses fromages, qualité supérieure; 10 fréquins beurre do; 50 sacs poivre; 100 caisses amidon, reçus par les navires Sea, Alabama et Ville de Paris et à vendre par CARRIERE, DARAN & co.
18 oct 11 et 15, rue St. Louis.

GENIEVRE ET EAU DE VIE AMERICAINS—50 barils genièvre double ancre; 50 do eau de vie, 8e preuve; 25 do, 1re preuve, en débarquement des navires Alabama et Sea, de New York et à vendre par CARRIERE, DARAN & co.
18 oct 11 et 15 Ru. Louis.

EN magasin et à vendre par les soussignés :—400 barilles cidre; 60 barrages pleins de cidre; 50 do jambons en enveloppes; 600 pièces toile de Kentucky; 600 rouleaux coude do; 50 balles étoffes pour meubles, prisme. M. O. et bagues.
18 oct LAYET & AMELUNG, 17, Commerce.

HUILE DE PALMA CHRISTI, chaux, &c.—15 barils huile de palma-christi, No. 1; 15 caisses chaux; 1000 barillets blanc de plomb No. 1 et 2; 20 barriques huile de lin, 25 barils huile de térébenthine, à vendre par JARVIS & ANDRUSS.
18 oct Rue Commune et Tchoupitoulas.

TOILE A DRAPS DU PAYS—4 balles grosse toile à drap écrue de 4/4, 6 caisses de blanches de 7/8, en débarquement de la goëlette Pacific, de Providence, à vendre par GODFREY, LAWRIE & SMALL,
18 oct 36, rue Gravier.

SUCRE NOUVEAU—10 boucaux sucre de la nouvelle récolte, en magasin et à vendre par CARRIERE, DARAN & co.
18 o no. 11 et 15, St. Louis.

MORUE—200 boîtes, en débarquement du navire Tremont, à vendre par LAMBERT, BERCIER & Co,
18 oct 63, Vieille Levée.

HUILE—20 barriques huile pressée en hiver, en débarquement du navire Tremont, à vendre par LAMBERT, BERCIER & Co,
18 oct 63, Vieille Levée.

BLANC DE BALEINE—100 boites, en débarquement du navire Tremont, à vendre par LAMBERT, BERCIER & Co,
18 oct 63, Vieille Levée.

TOILE A DRAPS—90 balles grosse toile écrue du pays, en débarquement du navire Tremont, à vendre par ANDREWS & BROTHERS,
18 oct 50, Camp.

CHAPEAUX ET HARDES—69 caisses chapeaux et hardes, reçues par le navire Tremont, à vendre par FROST & Co, 8, Douane.

JAMBONS—25 barils et 3 barriques jambons enveloppés, en débarquement du steamer Paragon, à vendre par MAHARD & SIGERSON,
19 oct 28, Nile Levée.

CORDE D'EMBALLAGE—100 rouleaux, en débarquement et à vendre par GODFREY, LAWRIE & SMALL,
18 oct 36, rue Gravier.

HUILE—11 barriques huile de Spermacéti, 31 barriques huile mixte et 20 barils huile de baleine raffinée, à vendre par ISAAC BRIDGE & Co,
18 oct 34, rue des Magasins.

TOILE A DRAPS—En débarquement du navire Tremont, 47 balles toile à drap de 4/4 de Lawrence Mills, à vendre par GEO GREEN & BRO.
18 oct 26, rue du Camp.

BEURRE—9 barillets et barils beurre, en débarquement et à vendre par LAYET & AMELUNG, 17, Commerce.

CHANGEMENT DE DOMICILE—MM. F. C. GERGEN & Co., ont transporté leur bureau au No. 88, rue de Chartres, au premier.
18 oct

FARINE—925 barils farine assortie, marque des boulangers, reçues et à vendre par J. VAIRIN & Co, 28, Poydras.
18 oct

JAMBONS ENVELOPPES—5 boucaudis et 25 barils, à vendre par J. VAIRIN & Co, 28, Poydras.
18 oct

WHISKEY RECTIFIE—300 barils, à vendre par JUSTUS VAIRIN & co.
18 oct 26, Poydras.

PORC mess et prime pour les plantations, à vendre par JUSTUS VAIRIN & Co,
18 oct 26, Poydras.

TOILE ET CORDE—600 pièces corde et toile, à vendre par JUSTUS VAIRIN & Co,
18 oct 26, Poydras.

SUCRE blanc et jaune, en débarquement de la goëlette Pacific, à vendre par KOHN, DARON & Co, 28 Bienville.

CAFE—En débarquement de la goëlette Sylvador, à vendre par KOHN, DARON & Co,
18 oct 28, Bienville.

FARINE—300 barils farine superfine et 100 do mitoyenne, à vendre par
18 oct MAHARD & SIGERSON, 38, N. Levée.

POMMES DE TERRE—400 barils patates irlandaises, à vendre par
18 oct E. & J. ANDREWS, 32, Gravier.

TOILE A DRAPS—50 balles toile à drap écrue et blanche, à vendre par
18 oct E. & J. ANDREWS, 32, Gravier.

HARDES—120 caisses hardes pour la saison, à vendre par ISAAC BRIDGE & Co,
18 oct 131, rue des Magasins.

MANTAS—10 caisses toile à draps de 4/4 blanche, pour le marché mexicain, à vendre par
18 oct ISAAC BRIDGE & Co, 134, Magasins.

TOILE A DRAPS DE RUSSIE—20 balles, à vendre par ISAAC BRIDGE & Co,
18 oct 134, rue des Magasins.

BOTTES, Souliers et Brodequins—16 paquets, en débarquement du navire Tremont, à vendre par R. G. HOBBS, 12, Douane.

SOULIERS DE DAMES EN MAROQUINS, Veau et Prunelle, en magasin et à vendre par FRONT & Co, 8, Douane.

FICELLE—10 balles, à vendre par J. VAIRIN & Co, 28, Poydras.
18 oct

BEURRE de l'Ouest—50 barillets, à vendre par J. VAIRIN & Co, 28, Poydras.
18 oct

WHISKEY DE RIZ—20 barils, à vendre par J. VAIRIN & Co, 28, Poydras.
18 oct

TOILE et Corde d'emballage, à vendre par R. GRONING & Co.
18 oct

CHANGE sur New-York et Paris, à vendre par PREVOST & LARUE, 6, Royale.
18 oct

SAINDOUX—1640 barillets, en débarquement et à vendre par G DORSEY, 44, N. Levée. 18o

WHISKEY RECTIFIE—50 barils à vendre par G. DORSEY, 44, Nile Levée.
18 oct

LES soussignés ont reçu par les derniers arrivages d'Europe et du Nord, les marchandises suivantes : Cheviles en cuivre de 3/4 à 3/8, 3/4 et 1 pouce, 10 barils colletoirs, peinture verte, fer anglais assortiment, faux, fer de Suède, fer américain et un assortiment général d'ouvrages de ferronnerie qu'ils offrent en vente à des conditions fort
PRIESTLEY & BEIN, 22, Vieille Levée.

POELES ET GRILLES—Les soussignés reçoivent par le navire Orient de Philadelphie et offrent en vente un grand assortiment de poêles de cuisine de différentes fabriques et grandeur, avec leurs ustensiles et accessoires, tuyaux de poêles, grilles de différentes grandeurs pour cheminées et vaisseaux divers. Aussi, ustensiles de cuisine de toute description, qu'ils vendront à des prix raisonnables.
17o PRIESTLEY & BEIN, 22 Nile Levée.

CHAINES, CABLES & ANCRES—Les soussignés reçoivent par le navire Ville de Paris, de New York, et offrent en vente : Chaines assorties de 3/8, 1/2 et 5/8 et au dessus, chaines pour gouvernail, chaines d'ancres et les ancres correspondantes.
PRIESTLEY & BEIN, 22, Vieille Levée.

EN débarquement du navire Rubicon du Hâvre, 100 douzaines chandelles calico imprimé, à vendre par KENNEDY DURFL & Co.
18 oct 59, rue Toulouse.

SUCRE—70 boucaudis sucre en magasin et à vendre par lots convenables aux acheteurs, par FOLLAIN BELLOCQ & DEGELOS,
17 oct 25, rue St. Louis.

SUCRE—10 boucaudis de beau sucre, à vendre par FOLLAIN BELLOCQ & DEGELOS,
17 oct 25, rue St. Louis.

TRAITES sur New-York à 10 30 et 60 jours de vue à vendre par ANDREWS & BROTHERS,
17 oct 50, rue du Camp.

BANQUE du Commerce de la Nelle-Orléans, 18 août 1839—Cette banque achète des traites sur Londres et Paris G. O. HALL,
17 oct caissier.

HUILE de spermacéti—9,000 gallons et 29 barils huile de tanneur à vendre par ROBT. W. WHITE,
17 oct 38, rue Poydras.

FROMAGES de Hollande—25 douzaines fromages nouveaux, en débarquement et à vendre par LORFILHE & VALETON,
17 oct Encoig Royale et Douane.

SEL—9700 sacs sel gros et fin de Liverpool, en débarquement, en bon ordre, à vendre en quantités à la convenance des acheteurs, par ALEX. PARK, 85, Commune.

TOILE DE RUSSIE, 4e—350 rouleaux toile ravens duck leger; 100 do Plotnikoff; 20 balles Metchum; 30 balles gros tissu écru à vendre par R H WHITE, 40 Poydras.

SAINDOUX—1000 barillets et 9 barils en débarquement et à vendre par MAHARD & SIGERSON,
17 oct 38, Nouvelle Levée.

CHAPEAUX DE SOIE—5 caisses chapeaux de soie d'une qualité supérieure, en débarquement du navire Rubicon, et à vendre par BLANCHARD, EIMER & Co,
16 oct—10 96, rue Bienville.

SAUCISSONS DE LYON—Les soussignés reçoivent par le navire Rubicon du Havre et offrent à vendre 5 caisses on barils Saucissons frais de Lyon.
BLANCHARD, EIMER & Co,
16 oct—10 96, rue Bienville.

SAVON ET HUILE—600 boîtes savons no. 1, de différentes marques, 250 do do do savons no. 2, 300 boîtes savons no 2, 30 barils huile de baleine raffinée; 10 tierçons huile blanche patentée, en magasin et à vendre par DAVIS & HOBART, 16 Douane.

GIROFLES et haricots en demi et gr. barils, 10 barils harinots blancs du nord en débarquement et à vendre par DAVIS & HOBART,
16 oct 16, Douane.

TOILE du pays—400 balles toile à drap de Lawrence à Indian Head pour le marché mexicain à vendre par DAVIS & HOBART,
16 oct 16, Douane.

BALLANCES patentées à plate-forme selon le dernier modèle, pouvant peser de 1 à 2000 livres, de différentes grandeurs, environnant en main et à vendre par WILLIAM B. BROWN,
16 oct 26, Gravier.

TOILE DU PAYS—50 balles grosse toile écrue; 12 caisses do do écrue; 10 do cotonnade assorti en magasin et à vendre par ANDREWS & BROTHERS, 50 Camp.
16 oct

VIEUX Vin de Madère en bariques, demejanes et bouteilles; aussi : eau-de-vie française supérieure, en magasin et à vendre par WILLIAM S. BROWN, 20, Gravier.
16 oct

FARINE SURE—260 barils, à vendre par J VAIRIN & Co, 36, Poydras.
15 oct

PLOMP en Saumons—400 saumons, à vendre par J. B. FIELD, 73, Bienville.
15 oct

FARINE superfine—150 barils, à vendre par J. B. FIELD, 73, Bienville.
15 oct

BŒUF PRIME—150 barils à vendre par LAYET & AMELUNG, 17 Commerce
15o

PORC MESS, prime, M. O. bajoues, à vendre par LAYET & AMELUNG, 17 Commerce.
15o

JAMBONS enveloppés—50 boucaudis à vendre par LAYET & AMELUNG, 17 Commerce.
15o

SAINDOUX—500 barils à vendre par LAYET & AMELUNG, 17 Commerce.
15o

PLATE-COTES—30 boucaudis à vendre par LAYET & AMELUNG, 17 Commerce.
15o

SAVON.—500 boites savon No. 1, à vendre par ISAAC BRIDGE & Co,
15 oct 134, rue des Magasins.

TRAITES SUR BOSTON, à vendre par ISAAC BRIDGE & Co,
15 oct 134, rue des Magasins.

THE—500 boites thé impérial et poudre à canon, 1 boites de thé de 13 livres, à vendre par
15 oct J. B. FIELD, 73, Bienville.

BLANC DE PLOMB.—100 de 1 livre, 100 de 2 livres et 2 livres, à vendre par J. B. FIELD,
15 oct 73, rue Bienville.

TRAITES SUR NEW-YORK à 10 jours de vue, à vendre par R. GRONING & Co,
15 oct

CHANDELLES DE SUIF.—20 boites des marques Bendel, de New-York, à vendre par
15 oct N. D. CHAMBERLIN & Co, 40, Gravier.

TOILE A DRAPS—100 balles toile de 4/4, en débarquement et à vendre par J. B. FIELD, 73, Bienville.
15 oct

INDIGO—3 caisses en débarquement et à vendre par J. B. FIELD,
15 oct 73, rue Bienville.

CLOUX—1000 barillets clous de Philadelphie, à vendre par R. H. WHITE,
15 oct 40, Poydras.

MAIS—260 sacs maïs en débarquement et à vendre par MAHARD & SIGERSON,
15 oct 38, Nelle Levée.

FARINE—925 barils farine assortie, marque des boulangers, reçues et à vendre par J. VAIRIN &